

De: **La logique du don: rencontre internationale "Femmes"**
Rome, 6-8 décembre 1996, Laïcs aujourd'hui: Revue du Conseil
Pontifical pour les Laïcs, 40, Cité du Vatican 1997.

Nous complétons ce tour d'horizon de la Table Ronde par l'intervention suivante, qui trace un cadre général de la situation actuelle.

Les femmes face à des choix fondamentaux: problèmes, défis et perspectives dans la culture contemporaine

MARY ANN GLENDON *

En la Fête de l'Immaculée Conception 1965, les Pères du Concile Vatican II prononçaient ces paroles prophétiques dans leur Message final: « L'heure vient, l'heure est venue où la vocation de la femme s'accomplit en plénitude, l'heure où la femme acquiert dans la cité une influence, un rayonnement, un pouvoir jamais atteints jusqu'ici ».¹

Il y a trente-et-un ans, personne, pas même les Pères du Concile, ne pouvait réellement prévoir combien profondément les vies des femmes allaient changer. Les décennies qui ont suivi Vatican II ont été si agitées que nombre d'entre nous qui avons vécu cette période s'efforcent encore de comprendre ce qui s'est passé exactement et ce que cela signifie! Aujourd'hui, regardant autour de nous, nous voyons que les femmes "à l'aube du troisième millénaire" ont des chances beaucoup plus nombreuses que ce que leurs mères et grand'mères aient jamais rêvé être possibles. Et pourtant elles sont confrontées elles aussi à un ensemble déconcertant de difficultés, de défis et de choix, certains d'entre eux totalement inconnus des générations précédentes. Néanmoins, peu de femmes aujourd'hui voudraient échanger leur place avec celle des femmes du passé. Notre époque est celle où nombre d'entre nous peuvent avoir plus de chances que jamais auparavant de réaliser pleinement leur potentiel. Notre époque est celle où nous sommes plus nombreuses à avoir enfin plus

* Professeur de droit à l'université de Harvard, elle a conduit la délégation du Saint-Siège à la quatrième Conférence mondiale sur la Femme, organisée par les Nations Unies à Beijing.

¹ *Message du Concile aux Femmes*, in "Documentation Catholique", n. 1462, janvier 1966, 55.

d'un mot à dire dans les décisions qui affectent notre mode de vivre, de travailler et d'élever nos enfants.

Les choix que nous faisons maintenant, pour le meilleur ou pour le pire, aideront à modeler la culture que nous laisserons à la prochaine génération. Au début du nouveau millénaire, nous sommes à cet égard comme les enfants d'Israël au moment d'entrer dans la Terre promise. Le Seigneur Dieu leur dit qu'ils pouvaient choisir « la vie et le bonheur, ou la mort et le malheur » (Dt 30, 15). Il en est ainsi pour nous: nous pouvons ou bien contribuer à bâtir « la civilisation de la vie et de l'amour », ou bien consentir à « la culture de la mort » qui gagne du terrain. Combien il est approprié alors que cette rencontre se tienne dans le temps de l'Avent, temps de mise au point, temps de repentir et d'espérance.

Cette rencontre est en elle-même un signe d'espérance, réunissant tant de femmes venues de toutes les parties du monde. Je suis reconnaissante, mais aussi intimidée, qu'on m'ait demandé de lancer la balle par une vue d'ensemble de notre situation actuelle. Etant professeur, mon premier réflexe quand je me trouve en face d'une tâche difficile est de faire un plan. Ainsi j'ai organisé mes réflexions de ce matin en quatre chapitres: premièrement, quelques aspects de la situation actuelle des femmes qu'on peut dire être sans précédent. Deuxièmement, les nouveaux défis présentés par les circonstances nouvelles. Troisièmement, une rapide évaluation de la manière dont le féminisme organisé a répondu à ces défis. Et quatrièmement, quelques voies par lesquelles la pensée sociale de l'Eglise peut se révéler être une source fertile d'approches pour promouvoir « le bien des femmes du monde entier ».

Deux remarques préliminaires sont dans les règles: mon insistance sur les *nouveaux* dilemmes ne signifie en aucun cas ignorer les problèmes permanents que rencontrent les femmes, mais vise seulement à employer au mieux le temps dont nous disposons. J'aimerais aussi souligner ce qui est probablement évident... que tous les problèmes dont je vais parler sont, en un sens important, *les problèmes de tous*, même s'ils affectent spécialement les femmes.

J'en viens maintenant à ce qui est historiquement nouveau au regard de la situation des femmes dans les années 1990.

I. Du nouveau sous le soleil

Chaque génération tend à croire que ses joies et ses peines sont uniques. En un certain sens, on a raison de penser ainsi, car, comme le disait saint Paul aux Corinthiens « la figure de ce monde passe » (1 Co 7, 31). Notre époque cependant se distingue par la rapidité et la profondeur des changements sociaux survenus pendant les trois dernières décennies. Ces bouleversements nous ont projetés dans un territoire réellement inexploré – un lieu où les repères familiaux ont disparu, un lieu où la sagesse de nos ancêtres est d'application aléatoire, un lieu d'où il n'y a pas de retour.

Dans bien des cas, la nouveauté totale est dans *la dimension* du phénomène, plus que dans le phénomène lui-même. Dans les sociétés d'abondance d'Europe et d'Amérique du Nord, les femmes ont fait des progrès frappants dans tous les domaines de la vie publique, non sans mal bien sûr. En même temps, des comportements traditionnels de la vie privée ont été transformés jusqu'à devenir méconnaissables. Il s'est agi d'une « révolution sexuelle » qui a entraîné l'acceptation croissante de comportements jadis considérés immoraux. Le lien entre le sexe et la procréation a été perturbé par toute une gamme d'innovations technologiques. Les taux de mariage sont tombés, et ceux des divorces ont doublé. Les taux de naissance ont baissé, tandis que les naissances venant de mères non mariées ont dramatiquement augmenté. Une proportion record d'enfants grandissent maintenant sans père. Une proportion record de mères de jeunes enfants travaillent maintenant en dehors de chez elles. Non seulement l'avortement a été légalisé, mais il est en certains endroits devenu un droit constitutionnel.

Quoique plusieurs de ces phénomènes soient plus avancés dans les pays de l'Atlantique du Nord, les idées porteuses de transformations dans le mariage, la famille, les rôles des femmes et la morale traditionnelle ont pénétré partout dans le monde. Bien des facteurs ont promu leur propagation. D'abord, un changement considérable s'opère dans le monde en voie de développement, alors que dans ces pays on trouve aussi la coupure établie entre la maison et le travail, coupure entamée il y a un siècle aux Etats-Unis et en Europe, lorsque des hommes de plus en plus nombreux se sont tournés vers un travail salarié hors de chez eux. Pour apprécier le sens

de ce qui se passe actuellement, il faut considérer que, depuis les débuts de l'histoire humaine, la majorité écrasante des êtres humains a vécu dans des villages de petite agriculture ou de pêche, travaillant durement pour vivre dans des groupes familiaux étroitement interdépendants. Dans la décennie actuelle, pour la toute première fois, la majorité des habitants de la terre aura changé ses anciens modes de vie pour de nouveaux.² C'est là une mutation historique peut-être seulement comparable au remplacement des chasseurs ravitailleurs par l'établissement de sociétés agricoles.

De plus, contrairement à l'Europe et à l'Amérique au siècle dernier, la transformation du monde en développement est en accélération constante par les idées et les images transmises par la radio, la télévision et les computers, et par les exemples donnés par les élites qui se modernisent. Ces hommes et ces femmes, qui constituent une sorte de "premier monde dans le tiers monde" sont d'influents "agents de changement". Ainsi que Max Weber l'a montré depuis longtemps, « des nouvelles lignes de conduite » introduites par ce genre de personnes sont souvent encore plus décisives que les forces économiques dans des sociétés traditionnelles en transformation.³

De toutes les idées qui inondent les maisons dans tous les coins de la terre, aucune n'est plus puissante que celle qui parle de ce que le Saint Père a appelé « la recherche universelle de la liberté par les hommes ».⁴ Il y a cinquante ans, quand la Charte des Nations Unies proclamait l'égalité de la dignité et des droits chez les femmes et les hommes, la subordination des femmes était encore institutionnalisée en de nombreux systèmes juridiques dans le monde, inclus les Etats-Unis et de nombreux pays d'Europe. Mais un nouvel esprit était dans l'air, et il était contagieux. Au début des années 1950, presque tous les pays avaient une déclaration des droits, reconnaissant pour la première fois pour la plupart d'entre eux, et presque tous expressément, l'égalité des sexes. C'était un temps où les empires colo-

² R. CRITCHFIELD, *The Villagers* (New York, Anchor 1994), 3-39.

³ M. WEBER, *On Law and Economy in Society*, M. Rheinstein ed. (Harvard University Press, 1954), 68.

⁴ JEAN-PAUL II, *Discours aux Nations Unies*, 5 octobre 1995.

niaux se dissolvaient et où les mouvements pour les droits civils gagnaient du terrain. A l'improviste, les libertés ont jailli. C'était comme si une cloche avait sonné quelquepart et réveillé des rêves endormis dans le coeur des femmes et des hommes aux quatre coins du monde.

Je rappelle cette histoire pour deux raisons. En premier lieu, parce que ce serait une erreur de laisser la désillusion causée par quelques-uns des fruits du mouvement de libération des femmes nous aigrir sur les attentes qui l'ont suscité. Ensuite parce que je veux rendre hommage au pouvoir de l'imagination dans les affaires humaines. On peut douter que les modèles établis de comportement aient pu changer aussi radicalement si les femmes et les hommes n'avaient pas commencé à fabriquer de nouveaux rêves, à raconter de nouvelles histoires, et même à *imaginer la réalité* différemment de leurs parents et grand-parents.

En résumé, donc, nous nous trouvons face à un éventail de phénomènes profondément ambigus. Bien des anciennes attitudes maintenant dépassées ont offensé la liberté et la dignité des femmes, mais d'autres ont aidé à assurer un certain degré de décence et de responsabilité dans les rapports entre les sexes. Pour de nombreuses femmes, les changements récents ont apporté d'heureuses occasions de réaliser toute la gamme de leurs talents. Mais pour de plus nombreuses encore, les années récentes ont vu l'émergence de formes nouvelles d'exploitation, et la diffusion de ce qu'on appelle maintenant la féminisation de la pauvreté.

Et ceci m'amène à la seconde partie de cet exposé: les nouveaux défis qui rendent si perplexes, non seulement parce qu'ils sont nouveaux, mais parce que tant d'entre eux sont des sous-produits de progrès authentiques, ou des effets secondaires imprévus de libertés que les hommes et les femmes modernes apprécient à juste titre.

II. Cinq défis

Nous souvenant que nous avons seulement à ouvrir un débat – et sans aucune prétention d'être exhaustifs – laissez-moi attirer votre attention sur cinq défis qui ont un lien assez approximatif et qui deviennent chaque jour plus aigus: une crise d'assistance, une

crise de maternité, une crise dans les structures de médiation dans la société civile, une crise de croyances et la tension croissante entre travail et famille.

1. *La crise d'assistance* vient de quelque chose qui n'a pas changé alors que presque tout le reste de la société change sans cesse. La proportion de la population mondiale en besoin d'assistance (jeunes enfants, infirmes, vieillards fragiles) est, approximativement, la même qu'elle l'était il y a une centaine d'années. Mais avec le nombre croissant de femmes travaillant hors de chez elles, le groupe des aides non payés se rétrécit radicalement.⁵ Cela représente pour toutes les sociétés un défi sérieux auquel personne n'a encore trouvé de réponse satisfaisante. En d'autres termes, *aucune société n'a trouvé de remplacement adéquat à la ressource de grand prix sur laquelle elles comptaient depuis toujours: le travail non rémunéré des femmes.*

La composition de la population dépendante varie d'un lieu à l'autre: dans les pays pauvres, il y a en moyenne plus d'enfants que de gens âgés; tandis que dans les pays d'abondance, le contraire est généralement le cas. Grâce aux progrès de la médecine, certains pays n'ont jamais eu une aussi nombreuse population de personnes âgées. *Toutes les implications de cette situation historiquement nouvelle commencent seulement à apparaître.* Dans les pays d'abondance, à taux de naissance peu élevés, la charge de subvenir aux besoins d'un groupe plus étendu de personnes dépendantes est tombée sur les épaules d'une force de travail de moindre croissance proportionnelle. Malheureusement, c'est là ce qui peut en partie alimenter le mouvement de "suicide assisté". Quand vous pensez que la majorité des personnes âgées sont des femmes – et que les femmes forment la grande majorité des personnes âgées *pauvres*, – vous pouvez comprendre que ce mouvement touche particulièrement les femmes. Un fait peu remarqué, mais de mauvais augure, concernant la carrière de l'infâme Docteur américain Kevorkian (Dr. Mort) est que les deux-tiers des gens qu'il a aidés à mourir sont des femmes.

⁵ Cf. M. GLENDON, *The New Family and the New Property* (Butterworths, 1981), 13.

2. Étroitement reliée au groupe de problèmes que j'ai rassemblés sous l'idée d'une crise d'assistance est une situation nouvelle, pleine de risques, qu'ont à affronter les femmes qui deviennent mères. *La crise de la maternité* vient de la fragilité croissante des relations du couple. La montée des divorces a eu un impact disproportionné sur les mères pour des raisons bien connues: la plupart des divorces touche des couples qui ont des enfants mineurs; après le divorce, c'est généralement la mère qui reste principalement responsable du soin des enfants; et souvent, dans cette maison de la mère, le standard de vie décline. Quand on ajoute à ce tableau la montée des naissances issues de mères non mariées, il n'est pas surprenant que près des trois-quarts des pauvres dans le monde soient des femmes et des enfants.

Ainsi, à l'aube du troisième millénaire, les mères sont face à ce que j'appelle les quatre D fatales: le risque de divorce; le dédain pour le travail non rémunéré; les désavantages dans les emplois pour qui doit s'absenter en raison de ses responsabilités familiales; le dénuement dont souffrent tant de femmes chefs de famille.

Dans le passé, et dans quelques sociétés aujourd'hui encore, le groupe élargi de la parenté était disponible comme réseau d'entraide pour les membres de la famille ayant de jeunes enfants. Mais un autre aspect sans précédent dans l'histoire de notre situation actuelle est que les liens du mariage et de la parenté sont *tous deux* très émoussés.⁶ Dans certaines sociétés, les liens de parenté comptaient davantage que ceux du mariage; dans d'autres, c'était le contraire qui était vrai. *Mais un affaiblissement simultané des liens du mariage et de ceux de la parenté est quelque chose de nouveau.* Comme l'a dit un sociologue, les parents sont devenus de plus en plus comme des amis: on choisit ceux avec lesquels on souhaite être en relations.⁷

3. Comme s'il n'y avait pas suffisamment de causes d'inquiétude, l'ensemble des institutions qui pendant longtemps ont servi d'aides à la famille – écoles, voisinages, groupes religieux, associa-

⁶ Cf. *Ibid.*

⁷ R. KÖNIG, *Sociological Introduction*, in "International Encyclopedia of Comparative Law", vol. 4 (Tübingen, J.C.B. Mohr, 1974), par. 54.

tions de volontaires de toute sorte – sont elles-même en peine, en partie parce qu'elles dépendaient trop du travail non rémunéré des femmes. C'est ce que j'ai appelé *crise dans la société civile*. C'est vraiment quand les familles ont plus que jamais besoin de l'aide extérieure que les structures médiatrices sur lesquelles elles devraient pouvoir compter sont elles-mêmes dans une situation qui est certes bien loin d'être à son summum.⁸ C'est là un cercle vicieux.

4. Un obstacle majeur pour trouver des réponses effectives à ces problèmes inquiétants est une quatrième crise, *une crise de croyances* – la perte des convictions largement partagées qui autrefois étaient la base du droit et de la morale. Ce sujet est si vaste que je peux seulement le signaler ici, et noter son rapport à la propagation du « climat de sécularisme et de relativisme » dont parle le Saint Père dans *Tertio millennio adveniente* (n. 36).

5. Enfin vient *le dilemme travail-famille*. Une conséquence de la participation croissante des femmes au travail salarié a été de focaliser l'attention sur les rapports difficiles créés entre la vie familiale et le monde du travail, et sur les contradictions qui existent entre les valeurs humaines et les valeurs du marché.⁹ Ces tensions sont devenues encore plus fortes avec l'entrée récente, massive, de mères de jeunes enfants dans la main d'oeuvre. Et dans bien des cas, le dilemme travail-famille ne s'éteint pas quand le dernier enfant quitte la maison, car les besoins des parents âgés font souvent recommencer le processus où l'on jongle entre le travail et les responsabilités familiales.

En quelque mesure, cette situation est une vieille histoire qui prend un tournant nouveau – une version mise à jour de la lutte éternelle entre le désir et le devoir, l'individu et le groupe, l'aspiration à "tout avoir" et la nécessité d'accepter des limites. La métaphore moderne d'"équibrer" le travail et la famille n'a pas été par-

⁸ Sur l'importance des structures de médiation, voir en particulier *Quadragesimo anno* (1931).

⁹ Il est difficile de penser à quelque chose qui exerce un effet plus décisif sur les rythmes quotidiens de la vie de famille que les structures et les contraintes du travail. Non seulement ce sont les événements familiaux, les repas et les routines qui sont habituellement bâtis autour des horaires de travail, mais les valeurs du lieu de travail tendent à pénétrer la maison et le coeur comme la poussière et les odeurs qui s'accrochent à un vêtement de travailleur d'usine.

ticulièrement aidante. Car, comme nombre d'entre nous l'ont appris par expérience, ce qui est en jeu n'est pas tant d'équilibrer que de choisir. Mais comme les situations économiques des familles en charge d'enfants à élever empirent par rapport à d'autres types de ménages, les choix des mères et des pères sont sévèrement limités.

Il faudrait remarquer ici que *tous* les défis dont j'ai parlé impliquent des choix fondamentaux: quel genre de personne voulons-nous être, et quelle sorte de société désirons-nous faire naître? Quel genre de société néglige ses membres les plus jeunes, les plus âgés, les plus pauvres et les plus vulnérables? Quel genre de société traite la maternité simplement comme un choix d'un autre style de vie ne demandant aucune reconnaissance ni récompense particulière? Quel genre de société ne fait plus la distinction entre le bien et le mal par crainte de "s'ériger en juge" ou d'être "intolérante"?

On est encore loin de savoir comment muter les probabilités actuelles dans une direction plus positive. Comment le respect pour le rôle familial des femmes peut-il être harmonisé avec l'avancement des femmes dans tous les domaines de la vie sociale, économique et politique? Comment, dans une économie globale, l'emploi peut-il être structuré en sorte qu'il soit moins destructeur pour les familles et les communautés? Comment la notion de bien commun peut-elle se retrouver dans une société pluraliste?

On entend parfois dire dans les cercles conservateurs que nous devrions simplement revenir aux manières de penser de l'ancien "âge d'or". Mais une chose sur laquelle Mme Gertrude Mangella avait raison à Beijing est "qu'il n'y a pas de retour en arrière". Ceux qui aimeraient voir les femmes supporter tous les risques et fardeaux des devoirs familiaux sans aide de la part des hommes et de la société ressemblent au poulet de la fable "du poulet et du cochon" qui s'efforçaient de penser qu'ils pourraient donner un beau cadeau d'anniversaire au fermier Mac-Donald. Le poulet disait: « J'ai une bonne idée! Faisons-lui un bon petit déjeuner de jambon et d'oeufs: tu donnes le jambon et je donnerai les oeufs ». Le cochon, c'est clair, ne fut pas enthousiaste sur cette division du travail.

Non, il n'y a pas de retour en arrière, et il n'y a pas de solutions simples. Face à de tels dilemmes épineux, le monde gémissant a sûrement besoin de toute l'intelligence, la créativité et la bonne

volonté qu'il peut réunir! Et cette remarque me porte à mon troisième point.

III. La réponse du "féminisme officiel"

Reconnaissons-lui d'abord le crédit qu'il mérite. Les féministes des années 1960 et 1970 furent les premières à éveiller la conscience des hommes comme des femmes sur un large champ d'injustices: les moindres n'étaient pas le manque de respect, de récompense et de sécurité accordé en général au travail des femmes. Le féminisme organisé a été aussi une force importante, certainement pas la seule, pour développer les chances d'éducation et d'emploi pour les femmes.

Mais au regard des cinq défis dont j'ai parlé, le féminisme officiel n'a pas été à l'avant-garde, et a souvent été partie du problème. La raison semble en être un blocage idéologique. Après que les leaders féministes aient décidé de faire du mariage et de la maternité l'obstacle principal à la promotion des femmes, il leur fut difficile de soutenir les femmes qui avaient choisi de centrer leurs vies sur le mariage et l'éducation des enfants. Il y eut toujours dans les cercles féministes des femmes dont les manières de voir étaient différentes, mais leurs voix ne l'ont jamais emporté. Ainsi, dans les années 1960 et 1970, les féministes étaient au premier rang du mouvement pour le divorce unilatéral sans qu'il y ait faute. Elles étaient des leaders enthousiastes du mouvement des droits à la révolution sexuelle et à l'avortement. Et en 1995, lors de la Conférence de Beijing, les vieux chevaux de bataille du féminisme des années 1970 étaient encore là – combattant, dans les documents de la Conférence, toute référence positive au mariage, à la maternité ou à la famille.

Au terme de la Conférence de Beijing, la délégation du Saint-Siège prédit que les meilleures parties du Programme d'Action tomberaient par manque de fonds, alors que ses parties les pires seraient exploitées par des groupes d'intérêts particuliers, dont le souci principal n'est pas d'aider les femmes, mais d'obtenir une reconnaissance légitime de leurs activités propres. Malheureusement le temps n'a que trop bien confirmé ces prédictions.

Avec le recul d'un an, la Conférence de Beijing a été à certains égards comme une entreprise isolée où des intérêts particuliers s'évertuèrent à convertir leurs agendas en dénommées "normes internationales" – loin d'un scrutin public et sans apport de celles et de ceux qui en seraient les plus touchés.

Je veux prendre le temps de vous montrer par un exemple comment le Programme d'Action de Beijing a déjà été utilisé pour légitimer les activités de l'industrie pour l'avortement. En septembre 1996, "pour marquer le premier anniversaire de la Conférence de Beijing", la Fédération internationale pour la planification familiale (IPPF), à Londres, publia un document appelé "une nouvelle Charte des droits sexuels et de reproduction". Dévoilant la Charte, la Fédération dit que son but principal était de montrer jusqu'à quel point les droits sexuels et de reproduction avaient été reconnus dans la communauté internationale.¹⁰ Ils revendiquaient que certaines dispositions des documents de Beijing et du Caire, plus "les droits supplémentaires que la IPPF pense être impliqués par eux", aient "le poids moral que les récentes conférences des Nations Unies ont porté, avec le poids supplémentaire d'avoir atteint un consensus international sur les activités de la IPPF". Le travail de la IPPF, concluaient-ils, se base sur des documents internationalement reconnus.

Notez le langage employé: "poids moral", "consensus international". Notez aussi comment les droits que les contrôleurs de la population n'avaient pas réussi à insérer dans les documents du Caire et de Beijing sont maintenant prétendus être "impliqués" par ces textes.¹¹ Peu importe que les réserves faites par quarante-trois pays sur les points en question rendent mensonger le fait de parler de poids moral ou de consensus, là où les droits de reproduction sont concernés. Peu importe que le document réaffirme expressément que l'avortement ne doit jamais être promu comme un moyen de contrôle des naissances. Les contrôleurs de population, les industriels pharmaceutiques et ceux à qui profite l'avortement n'aiment

¹⁰ INTERNATIONAL PLANNED PARENTHOOD FEDERATION, *Open File* (bulletin), septembre 1996, 1-2.

¹¹ Pour la critique de l'argument des "droits impliqués", voir M. GLENDON, *What Happened at Beijing*, in "First Things", janvier 1996, 30, 34.

pas devoir justifier leurs actions par leur version de la règle d'or ("Nous avons trouvé l'or, nous faisons la loi"). Ils préférèrent dire: "Nous avons la bénédiction des standards internationaux".

Pendant ce temps, les parties du programme de Beijing qui avaient un poids moral et qui étaient vraiment soutenues par le consensus restent des promesses sur papier. Un an après Beijing, le féminisme organisé continue à offrir des pierres idéologiques en guise de pain aux femmes qui ont le plus besoin d'une représentation effective.

On aurait pu au moins attendre des organisations féministes qu'elles soient en tête de file au regard du dilemme travail-famille, vu l'importance qu'elles attachent à l'éducation et à l'emploi. Mais ici encore, elles ont été handicapées par l'idéologie. Leur formule principale pour le progrès des femmes était modelée sur un style masculin qui ébranle tant la vie familiale que les hommes eux-mêmes commencent à chercher quelque chose de mieux.¹²

En somme, les leaders féministes se sont concentrées sur ce qu'elles pensent que les femmes devraient vouloir au lieu d'écouter ce que témoignent les femmes sur leurs besoins et leurs préoccupations communes. Ironiquement, elles se comportent souvent comme le dénommé "patriarcat" contre lequel elles ont si amèrement protesté. Ce n'est pas étonnant que le signe soit écrit sur le mur pour la forme particulière de féminisme qui eut son âge d'or dans les années 1970. Et le message sur le mur est le même que celui du livre de Daniel: « Tu as été pesé dans la balance et ton poids se trouve en défaut » (*Dn* 5, 27). Des sondages récents aux États-Unis révèlent que deux-tiers des Américaines répondent "non" à la question "Vous considérez-vous une féministe?"¹³ Parmi de jeunes collégiennes, le rejet est encore plus frappant: moins d'une sur cinq dit qu'elle se considère une féministe. Les raisons sont simples: elles sont repoussées par l'attitude négative du féminisme vieux-style à

¹² Quelques féministes ont commencé à concéder que c'était une erreur de refuser d'aller se battre pour leurs soeurs qui voulaient donner priorité à la vie de famille. Mais alors qu'elles commençaient, tardivement, à parler de ce problème, le féminisme officiel est handicapé par un autre facteur idéologique: une préférence pour les solutions étatistes descendantes.

¹³ E. FOX-GENOVESE, *Feminism is Not the Story of My Life*, (New York, Doubleday, 1996), 32.

l'égard du mariage et de la maternité, par son antagonisme à l'égard des hommes, et surtout par sa relative indifférence aux enfants.

L'échec du féminisme organisé à gagner les esprits et les coeurs de nombreuses femmes dans le pays même qui l'a si pleinement embrassé dans les années 1970 témoigne d'un fait encourageant au regard de notre situation actuelle: nous n'avons pas atteint le point où personne dans notre société ne *veut* avoir à s'occuper des enfants, à les nourrir et à les élever. Pour une raison ou l'autre, le plus grand nombre des membres de la famille, particulièrement les mères, manifestent déjà leur bonne volonté, souvent au prix d'un sacrifice personnel considérable. Avec le rejet du vieux féminisme, vibrant de colère, ce n'est pas rêver que d'imaginer qu'une nouvelle manière de penser aux problèmes des femmes se fait déjà jour – un féminisme qui traite les hommes et les femmes en partenaires et non comme des antagonistes; un féminisme fondé sur une compréhension adéquate des dimensions sociales de la personne humaine; un féminisme qui peut-être ne sera pas appelé féminisme.

IV. Un trésor caché

Dans *Tertio millennio adveniente*, le Pape Jean-Paul II pose cette question rhétorique: « On peut se demander combien de chrétiens connaissent à fond et pratiquent d'une manière cohérente les directives de la doctrine sociale de l'Eglise » (n. 36). A cette question, nous pourrions aussi bien en joindre une autre: Combien de femmes catholiques sont-elles conscientes que leur Eglise apparaît comme l'un des défenseurs les plus influents et énergiques de la liberté et de la dignité des femmes dans le monde aujourd'hui?

J'ai le sentiment que la réponse serait "trop peu", car au cours des mois derniers, il m'a été souvent demandé: Pourquoi l'Eglise a-t-elle parlé des questions des femmes en lien avec la Conférence de Beijing, et non avant ou après? Pour montrer combien cette question est loin de la vérité, j'ai dressé une liste qui montre qu'un thème majeur de ce pontificat, dès son début, a été la promotion des femmes.

1. C'est pendant cette période que l'Eglise est devenue un avocat de premier plan dans le cadre international pour demander la justice

sociale et économique pour les femmes – et particulièrement pour les plus désavantagées. Le Saint-Siège, le premier, a introduit le thème de l'éducation des femmes à la Conférence des pays les moins développés en 1971, et il a été le premier membre des Nations Unies à répondre à l'appel de la Conférence de Beijing à des efforts concrets, engageant les institutions éducatives et de santé à adopter une stratégie prioritaire pour les jeunes filles et les jeunes femmes.

2. Dans *Familiaris consortio* au début des années 1980, le Pape affirmait déjà avec insistance que l'égalité des femmes justifiait pleinement leur accession aux fonctions publiques et que leur rôle familial et leur rôle dans la vie publique devaient être « étroitement liés entre eux si l'on veut que l'évolution sociale et culturelle soit vraiment et pleinement humaine » (n. 23). (Ces mêmes thèmes se retrouvent dans plusieurs autres écrits sur toute sorte de sujets – les laïcs, le travail humain, la question sociale, la famille, etc.).

3. En 1988, dans *Mulieris dignitatem*, le Pape expose les fondements théologiques du partenariat des hommes et des femmes dans le mystère de la Rédemption: c'est le texte dans lequel il médite profondément sur la liberté et la dignité des femmes à la lumière de l'Écriture et du magistère de l'Église. Son ton est modeste et provisoire, invitant les femmes à aider l'Église à penser comment appliquer les principes éternels aux dilemmes de notre temps. Il se montre ouvert à une meilleure connaissance du sujet, au dialogue, et au Saint-Esprit.

4. En 1995, deux aspects des documents publiés en relation à la Conférence de Beijing étaient frappants: l'adoption par le Pape du langage féministe (à la grande surprise de beaucoup); et ses réflexions sur le statut des femmes à l'intérieur de l'Église elle-même.

5. Dans sa propre sphère, le Pape a donné l'exemple en procédant à un nombre sans précédent de nominations de femmes laïques et religieuses dans les divers organismes de l'Église, en exhortant ses frères prêtres dans un langage toujours plus fort à accueillir les contributions des femmes à tous les niveaux.

6. Loin de laisser tomber ces thèmes après la Conférence de Beijing, le Saint-Père écrivait récemment: « Il faut avec urgence que

les institutions de l'Église fassent des pas concrets, en commençant par faire une place aux femmes pour participer, à tous les niveaux, inclus les processus de décisions à prendre surtout dans les matières qui concernent les femmes elles-mêmes ».¹⁴

Il est inutile de le dire: ces efforts pour le compte des femmes ne sont presque jamais cités quand la presse réprimande l'Église pour son attitude par rapport à l'ordination des femmes.

Nous entendons souvent dire que l'Église n'a pas fait assez pour promouvoir le bien des femmes dans le monde. Sans doute, le Saint-Père lui-même serait le premier à être d'accord. Mais il a été suffisamment fait pour montrer que nous sommes dans un temps d'extraordinaire vitalité pour les femmes dans la vie de l'Église, et pour inciter les femmes qui aiment l'Église à l'aider davantage. Les femmes catholiques qui ne sont pas satisfaites du rythme des changements devraient réfléchir en se demandant à elles mêmes: où, dans la société contemporaine, puis-je me sentir plus respectée en tant que femme, quelle que soit la voie que j'ai choisie dans la vie? Quel foyer de pensée prend plus sérieusement mes préoccupations les plus intimes? Quelle organisation parle plus clairement pour le compte de toutes les femmes, y compris les pauvres? Les mères catholiques devraient réfléchir en se demandant tout autant: où est-ce que je me sens plus soutenue et encouragée dans la tâche difficile d'élever mes enfants dans les conditions actuelles du monde?

Pour ma part, je ne peux penser à aucune institution qui surpasse l'Église catholique à ces égards. Pas plus que je ne puis penser à aucun principe plus fécond pour guider et promouvoir le progrès à venir des femmes que ceux contenus dans l'Écriture et dans la doctrine sociale de l'Église. La position de la pensée sociale catholique sur les défis auxquels sont confrontées les femmes doit encore être pleinement explorée. C'est, peut-on dire, un trésor caché en attente d'être découvert et mis à profit. Ce qui est caché, ce sont les *connections* à faire entre les récents écrits sur les femmes d'une part, et de l'autre, les écrits apparentés sur les laïcs, la famille, la justice sociale, le travail humain. Les implications de ces grands textes, *pris ensemble*, sont réellement révolutionnaires.

¹⁴ Exhortation apostolique post-synodale *Vita consecrata*, 58.

Comme remèdes aux quatre D fatales, la pensée sociale catholique propose les quatre grands S: subjectivité, solidarité, subsidiarité et spiritualité.

Imaginez seulement, par exemple, ce que l'appel radical de Jean-Paul II à une nouvelle "culture du travail" signifierait pour le dilemme travail-famille. Comme cela a été souligné dans *Laborem exercens* et dans *Centesimus annus*, ce serait une culture que le monde n'a pas encore connue – dans laquelle les valeurs humaines sont protégées ainsi que les valeurs d'efficacité et de productivité, dans laquelle la dignité de tous les types légitimes de travail est respectée, et dans laquelle l'emploi et la vie civique sont structurés de telle façon que les femmes et les hommes n'ont pas à payer pour leur sécurité et leur avancement aux dépens de leurs familles.

Il est temps maintenant de conclure ces remarques destinées à ouvrir nos débats. La tâche qui nous attend n'est-elle pas vraiment effrayante? Peut-être que jamais depuis l'aube de l'ère chrétienne, les femmes et les laïcs n'ont-ils été appelés à des responsabilités aussi impressionnantes qu'en ce temps du "nouvel Avent". Jamais les femmes n'ont été aux prises avec des problèmes plus compliqués. Pour aider à nous donner coeur pour ce qui nous attend, j'aimerais conclure par une pensée d'un Jésuite philosophe, Bernard Lonergan, qui a eu un tel sens pour moi que j'ai pris la liberté de la broder un peu au cours des années.

En temps de bouleversement culturel, selon Lonergan, « il se formera inévitablement une droite solide décidée à vivre dans un monde qui n'existe plus. Il est inévitable que se forme une gauche dispersée, fascinée par tel ou tel autre nouveau développement. Mais ce qui comptera est un centre peut-être peu nombreux (d'un nombre d'hommes et de femmes suffisamment informés pour y être), se sentant chez eux dans l'ancien comme dans le nouveau, (avec assez d'imagination pour reconnaître les possibilités qu'offre la situation actuelle, et) qui se donnent assez de peine pour élaborer les transitions à faire ...».¹⁵ Comme vous le devinez sans doute, ce que j'ai ajouté à la citation de Lonergan, ce sont les femmes et l'imagination.

¹⁵ B. LONERGAN, *Dimensions of Meaning*, in "Collection: Papers by Bernard Lonergan", F.E. Crowe ed. (London and New York: Herder & Herder, 1967), 252, 267.